

LA DANSE MACABRE DE GUÉNAËL BESCHI OU LE PAYSAGE INFINI

Lors d'une précédente exposition, il y a quelques années, on avait pu voir la violence et l'effroi portés par les œuvres de Guénaël Beschi, alors qu'on le connaît doux dans la vie de tous les jours. Comme si l'art était le lieu de révélation d'un intérieur explosif qu'un dehors d'urbanité profonde ne saurait plus contenir.

LA DANSE MACABRE, montrée dans la présente exposition, est à nouveau le théâtre de cette révélation, dans un thème qui traverse l'histoire de l'art ou, plus généralement, le paysage culturel puisque musique, littérature ou cinéma s'en sont aussi appropriés. Mais là où, historiquement, les danses macabres réunissent des empereurs, des rois, des papes, Guénaël Beschi introduit des personnages de notre environnement quotidien: le président, le ministre, le trader (ou le poulpe), l'avocat se mêlent par exemple à l'intriguant, au coronavirus, au fou de dieu et bien sûr à la mort.

LA DANSE MACABRE de Guénaël Beschi est donc un récit sardonique de nos temps troubles en éternel balance entre argent facile, démocratie vacillante, intolérance religieuse et pandémie conquérante. En 24 images (est-ce vraiment un hasard si les danses macabres, dont la tradition remonte au Moyen Âge, rejoignent le mouvement filmique des 24 images/seconde du cinéma) Guénaël Beschi nous offre un regard expressionniste, drolatique et perturbant, proche d'un James Ensor, sur la constance ombrageuse de la mort comme compagne déraisonnable de nos façons d'être dans la vie. Cette mort qui nous donne la main pour nous tirer vers des rivages où personne ne voudrait accoster.

Mais on peut aussi interpréter cette œuvre de Guénaël Beschi comme un jeu de cartes où d'autres combinaisons sont possibles. En effet, elle se présente sous la forme de 24 feuilles A3 indépendantes. Ce qui laisserait la liberté, et peut-être le désir, à qui le souhaite, de les agencer dans d'autres ordres, comme le permet le montage dans la fabrication d'un film (on revient donc aux 24 images/seconde...). Par exemple en mettant toutes les morts au début, comme pour se débarrasser d'elles, on assemblerait ensuite tous les autres personnages qui formeraient alors un final joyeux: de *LA DANSE MACABRE* à *LA DANSE JOYEUSE*. Il y aurait alors de manière inattendue un petit air d'Italo Calvino et de son *Château des destins croisés*. Par ce jeu implicite sur d'autres possibles séquences qu'il suggère, l'œuvre de Guénaël Beschi devient un outil pour lire le monde dans ses multiples apparences, comme un paysage infini à explorer.

Luca Merlini
Professeur émérite
Architecte epfz-fas

14 février 2022